

Balagan dans la filiation. La troisième génération après la shoah en question

Par Céline Masson¹

10 avril 2016

Je souhaiterais ouvrir ce colloque par cette phrase de Freud de 1926 (à l'occasion de ses 70 ans) tirée d'une Allocution qu'il prononce au B'nai B'rith de Vienne où il décrit sa relation au judaïsme.

« *Mais il restait assez de choses capables de rendre irrésistible l'attrait du judaïsme et des Juifs, beaucoup d'obscurcs forces émotionnelles – d'autant plus puissantes qu'on peut moins les exprimer par des mots – ainsi que la claire conscience d'une identité intérieure, le mystère d'une même construction psychique* » Sigmund Freud, (Correspondance (1873-1939), Paris, Gallimard, 1966, p.398)

C'est véritablement cette question de l'identité intérieure qui m'a interpellée tout au long de la préparation de ce colloque. Balagan, et identité intérieure. Qu'est ce qu'être Juif, qu'est ce qu'être un Juif infidèle comme disait Freud, un juif culturel et non culturel. Peut être que les « troisième génération » peuvent nous en dire quelque chose puisque c'est cette génération, troisième qui est à l'honneur dans ce colloque. Que veut dire troisième. Enfants de deuxième nés après 45, nés eux-mêmes d'une première génération ayant vécu directement ou indirectement la Shoah. Tout juif fait l'épreuve de cette catastrophe qu'il soit d'ici ou d'ailleurs, d'est en ouest du nord au sud. J'allais dire tout Juif est concerné dans son histoire (la petite et la grande) par la Shoah (tout non Juif aussi). La question qui s'est donc posée à moi est celle de savoir comment cette troisième génération vit aujourd'hui son balagan intérieur, que fait-elle de cette transmission ? Comment la transforme-t-elle ou pas ? Mes questions sont simples, mais les réponses complexes. Aussi, j'ai souhaité comme pour chaque colloque notamment la force du nom et les accents, entendre au plus près ceux qui étaient concernés par mes questions. J'ai donc réalisé des portraits filmés. Vous en verrez 4 tout au long de cette journée. Chaque portrait est porté vers vous grâce à l'écoute de Jean Pierre Winter psychanalyste qui sera aussi Moïse pour l'occasion puisqu'il nous guidera vers d'autres questions possibles. Et puis j'aime bien l'idée que JP soit Moïse...

Alors Balagan, qu'est-ce ?

Balagan est un mot russe d'origine turque qui est entré dans l'hébreu moderne au début du XXe siècle à partir du yiddish. Selon Yitskhok Niborski et Bernard Vaisbrot², "balagan" en yiddish signifie d'abord l'aspect statique de désordre ; puis l'aspect bruyant (et dynamique) : pagaille ; charivari.

¹ Céline Masson, Professeure de psychopathologie clinique, Laboratoire CRP-CPO, EA 7273, Université de Picardie Jules Verne, Psychanalyste, co-responsable du Groupe de Recherches Pandora – Psychanalyse et processus de création (Création, corps et société) », CRPMS, EA 3522, Université Paris-Diderot, Sorbonne Paris Cité. Psychologue au Centre médico-social de l'OSE (12eme, Œuvre de Secours aux Enfants).

² <http://yiddishweb.com/category/dictionnaire-yiddish-francais-et-yiddish-anglais-en-ligne/>

Qu'en est-il de ce « désordre » intérieur dans les familles juives d'aujourd'hui pour la troisième génération après la shoah ?

Nous voudrions interroger au cours de cette journée, ce qu'il en est de cette *identité intérieure* dont parle Freud au travers des lignes de vie pour ces jeunes amenés à se déplacer, motivés « par d'obscures forces émotionnelles », par ce *balagan intérieur*. Certains jeunes émigrent vers Berlin, d'autres vers Israël, d'autres rêvent de Canada ou d'Amérique, l'Australie fait figure d'ailleurs véritable. Questionner l'histoire, retourner l'histoire sens dessus dessous. Les raisons qui poussent la troisième génération au déplacement ne sont pas les mêmes que leurs parents et grands-parents. Bien que l'on parle à l'heure actuelle d'une résurgence de l'antisémitisme qui inquiète certaines familles juives et les pousse au départ de France notamment. Mais partent-ils comme leurs grands-parents sont partis au début du 20^e siècle ? Comment partent-ils au 21^e siècle ? Et lorsqu'ils ne partent pas, comment justement transforment-ils les blessures de l'histoire familiale ?

Après nos colloques et les livres qui ont fait *actes*, *Shmattès* (2004), *panim/pnim* (2006), *la force du nom* (2009) ou encore *les accents* (2013), qui ont exploré différents aspects de la culture juive, nous nous saisissons d'un mot-frontière *balagan* afin d'explorer une problématique actuelle d'une génération dont on a relativement peu parlé.

Troisième génération.

Shoah

Compte à zéro.

Nouveaux repères après un meurtre de masse.

Deuxième génération puis troisième et la quatrième qui grandit.

Troisième génération après un énorme trou dans la langue

Comment parler lorsqu'il n'y a plus de langue.

Alors on balbutie, on tâtonne, on réapprend à parler,

A créer.

Certains n'ont pas cessé de parler et de créer mais en sont morts

Personne ne témoigne pour le témoin, Paul Celan

Seconde génération, de nombreuses façons de parler ou de ne pas parler.

« Né en 1944, donc. « Même si on ne l'a pas vécue, dit Boltanski, notre enfance a été mêlée à l'idée de la catastrophe. Nos parents ont été fous de ne pas nous avorter. »³ Vivre avec les morts, ou comme disait l'artiste Michel Nedjar né en 1955 « tous ces morts sur moi ».

La troisième génération s'autorise-t-elle à parler, à créer, à vivre...c'est du moins mon hypothèse.

La troisième génération est celle qui déterre les secrets, c'est celle qui tire de l'ombre les morts vivants afin de leur donner une sépulture. Elle tire de la bouche les mots qui n'ont pu être dits par la seconde génération et que la première a ravalés. Il est question d'ombres et de lumière, de bouche d'ombres. A chaque génération son souffle, sa capacité ou non à énoncer, à transformer, à la recherche du temps des disparus devenus fantômes qui planent sur chaque génération. Même les dibbouks ont quitté les corps pour ne laisser que des traces... la troisième génération recherche ces dibbouks afin de les réanimer voire même les transformer.

³ G. Didi-Huberman, « Grand joujou mortel », dans *Remontages du temps subil'œil de l'histoire*, 2, Editions de Minuit, Paris, 2010, p.218. Ceci est un entretien de GDH avec l'artiste Christian Boltanski.

Alors on tire un par un les livres dissimulés dans les bibliothèques de la mémoire, on lit, on déchiffre, on comprend, ou pas. On ose questionner haut et distinctement et on attend avec conviction les réponses qui viennent, ou pas. La force de la question appelle une réponse même hésitante car la question était déjà présente chez le parent de deuxième génération mais étouffée, interdite. La question est portée haut, elle résonne fort, elle a traversé l'histoire, elle atteint celui ou celle qui n'en avait plus depuis longtemps.

Tirer les questions des Enfers pour ne pas en crever.

Comment s'inscrire dans l'ordre des générations lorsque la génération de ses grands-parents a vécu une époque dont le centre est un énorme gouffre, comment dès lors transformer des « *blessures qui font que les questions posées aux acteurs sont des questions mortelles*⁴ » ?

Alors j'ouvre encore avec vous ces colloques sur la *route de soi* où il est question de chacun de nous sur cette route, première, deuxième, troisième voire quatrième génération après la Shoah mais dans la continuité de cette route courageuse qu'ont menée nos ancêtres qui ont connu l'exil, les pogroms, les brimades mais aussi les richesses des cultures d'accueil. C'est avec cela que nous composons aujourd'hui.

Alors comme disent les paroles du chant des partisans : *Es vet a poyk tun undzer trot – mir zaynen do. Nos pas feront retentir ce cri : nous sommes là !*

⁴ P. Ricœur, « Remarques d'un philosophe », dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2000, p.40.